

CAFÉ SAGESSE DU MERCREDI 20 NOVEMBRE 2024

LES VÉGÉTAUX

LES FLEURS DANS L'ART ET LA VIE

Que signifient les fleurs pour nous aujourd'hui ? Deux mots semblent répondre à cette question : nature et beauté. Beauté d'abord. Nous aimons les fleurs parce que nous les trouvons belles. Nous les cultivons pour embellir notre cadre de vie ou de mort. Ce point de vue décoratif est même devenu dominant en Occident.

En Orient, c'est plutôt le second aspect qui tient le devant de la scène : la fleur représente la nature. Elle est le symbole d'une vie plus large, plus englobante avec qui elle assure un lien. « Si les fleurs n'étaient que belles sous nos yeux, elles séduiraient encore, mais quelquefois leur parfum entraîne comme une heureuse condition de l'existence, comme un appel subit, un retour à la vie plus intime », écrit Sénancour.

À vrai dire, ces deux aspects, nature et beauté, ne sont jamais disjoints, mais leur clivage est significatif. Si l'on veut voir par exemple ce qui distingue l'art floral occidental du japonais, nul doute que le premier cherche d'abord à décorer, et le second une communion avec la nature. On pourrait aussi opposer les arrangements sophistiqués de nos fleuristes aux guirlandes foisonnantes de l'Inde qui ne cherchent pas tant à orner qu'à rendre la vie présente. En Occident, on retrouve cette fracture entre le jardin à la française, très structuré, au service d'un décor architectural, et le jardin anglais qui cherche à reconstituer un coin de nature.

Mais ne séparons pas ce qui ne peut l'être, car si nous cherchons dans les fleurs la beauté c'est de beauté naturelle qu'il s'agit, même si nous la remodelons. Et si nous sommes en quête de nature, c'est de belle nature : celle qui nous séduit, nous enchante, qui est objet de contemplation.

La fleur est une quintessence de la belle nature, un symbole fort qui nous la rend présente dans son charme, sa féminité, sa fécondité. Elle joue pour cela sur nos regards mais aussi sur nos odorats, car le monde des parfums est, pour une large part, celui des fleurs. Elle en joue à travers eux sur notre sexualité. N'oublions pas que les fleurs sont les organes sexuels des plantes. De tout temps, elles ont été associées à l'amour, galant ou nuptial. Toute une tradition littéraire a mis en valeur cet aspect, et de nombreux poètes seraient à citer ici, entre autres, Ronsard, Rilke et Jaccottet qui écrit : « Il n'est pas impossible que la fleur figure le rêve d'une sexualité brûlante et pure, allégée du poids des humeurs. » Mais cette sexualité n'est pas humaine. Elle déborde le cadre de la pulsion charnelle pour s'ouvrir à quelque chose de plus large : à la nature précisément dans sa force vitale toujours renaissante, dans sa beauté qui transcende nos schémas corporels.

Et puis, la nature n'est pas que cyclique. Elle ne se réduit pas à un retour des saisons mais génère aussi une histoire, toujours singulière, dont les fleurs font partie. Les fleurs ont leur place dans l'Histoire des fêtes, des révolutions, des manifestations de résistance, des retours à la paix, des grands émois nationaux.

La fleur enfin, si elle évoque la beauté de la vie et ponctue l'histoire des hommes, touche aussi à la mort. Par son caractère éphémère, elle nous rappelle que la nature est passante. Tout passe, nous y compris, comme les fleurs, et c'est pourquoi les rituels de deuil en font un si grand usage. Mais il n'y a là rien de triste ou de laid. Même la fleur fanée est belle pour qui sait voir.

« Voyez les fleurs : à ces fidèles de la terre
nous prêtons un destin.

Mais leur est-il vraiment amer de se faner ?
N'est-ce pas nous qui forgeons leur regret ? Rilke
Les fleurs comme les fleuves ne meurent que pour entrer dans l'infini.

Alain Delaye, *Les fleurs dans l'art et la vie* (Accarias - 1997)

Qu'est-ce qu'une plante ?

Essai sur la vie végétale par Florence Burgat

Introduction

Les plantes vivent. Mais, à la différence de la vie individuée, la vie végétale est une vie en réseau. Son centre est partout, sa circonférence nulle part. Ce n'est pas la mort mais l'immortalité potentielle qui règne dans le monde végétal. Les plantes qui vivent en colonies sont virtuellement immortelles. De même les arbres : ils ne meurent que si une cause externe met fin à leur poussée. Le plus vieil arbre actuellement connu, un pin nommé l'arbre de Mathusalem, a plus de cinq mille ans et ne présente aucun signe de dégénérescence.

Certains livres ont instillé dans l'opinion la croyance selon laquelle les plantes vivent, souffrent et meurent comme les humains ou les animaux. Cette croyance n'a aucun fondement aussi bien intuitif que philosophique ou scientifique.

Le problème de la sensibilité

Les plantes ne souffrent pas. La souffrance est une expérience vécue par un corps propre qui a un système nerveux. Et elles ne meurent qu'en un sens très relatif. L'anthropomorphisme qui prête aux plantes une conscience, voire une liberté comportementale, doit être rejeté. Nul ne peut se mettre à la place d'une plante. Cette opération empathique nécessite une communauté morphologique et comportementale minimale.

L'éblouissement que procure la beauté des fleurs, la majesté des arbres, n'a rien à voir avec l'amalgame qu'opère indûment l'anthropomorphisme. Et la protection des végétaux n'a rien à voir avec le sentiment de pitié que l'on éprouve avec les êtres sensibles, elle s'appuie sur d'autres fondements. Si l'on doit protéger la forêt amazonienne, ce n'est pas parce que les arbres sont des individus souffrants, mais parce qu'un contrat naturel, vital, nous lie à elle.

L'anthropomorphisation des plantes

Elle a souvent pour finalité de justifier le carnivorisme de ceux qui s'y livrent : Si la carotte souffre, il n'est pas plus immoral de manger un animal qu'un légume.

L'altérité radicale des plantes

Il n'y a pas d'intériorité chez les végétaux ; la vie végétale n'est ni psychique ni transcendante... La plante ne possède que la pulsion de croître et de se reproduire. Les plantes sont dépourvues de la marge d'activité et de liberté que l'automouvement et le déplacement local offrent aux animaux. Elles sont du même coup privées des attributs physiologiques qui accompagnent ce mode de mouvement : la sensation, le système moteur, le système nerveux.

Les plantes ont-elles un monde vécu environnant ?

Les vies animale et végétale ne sont pas du tout marquées par la même temporalité : temps fini pour les animaux, temps indéterminé pour les plantes, qui se perpétuent souvent par division.

Corps vivant d'une vie vécue, corps propre ou subjectivité incarnée, existence individuelle plus ou moins accentuée : tels sont les traits du vivre animal et humain.

Sans organes sensoriels et sans système nerveux, les plantes sont dans l'action mais non dans la perception. L'animal a lui une autonomie et une continuité dans le changement qui engendrent l'inquiétude. La plante n'a pas une vie inquiète.

Les plantes sont-elles des individus ?

Les individus sont des unités indivisibles. Les plantes ne sont pas des individus car elles ne sont pas indivisibles. La division des plantes donne naissance à d'autres plantes qui sont elles-mêmes divisibles. Cette possibilité de se démultiplier, de se cloner indéfiniment, montre que les plantes n'ont pas de soi. Où résideraient un soi quittant sans cesse son siège ? Et d'ailleurs, où situer ce siège ? : dans la tige, le tronc, les feuilles, les branches, les fleurs, les racines ? L'absence d'un centre est manifeste sur le plan morphologique et l'absence de soi l'est sur le plan biologique.

La présence à soi est le sentiment d'être perpétuellement soi au fil d'expériences qui se déroulent dans un temps et des situations qui diffèrent sans cesse.

Les plantes vivent d'une autre vie que celle que nous expérimentons : la vie fragile, temporaire, risquée et inquiète, celle qui se déroule entre les deux points de la naissance et de la mort. Les individualités qui se présentent matériellement au regard ne le sont que formellement. Elles ne disposent pas de cette identité interne qui crée un centre de préoccupation de soi.

L'importance du mouvement

L'observation livre une distinction importante entre l'ensemble des animaux et l'ensemble des végétaux : l'un se meut, l'autre pas. Cette différence est le cœur de toutes les distinctions plus subtiles concernant la sensibilité, la centralité, l'individualité et la liberté.... L'être centré sur soi n'est pas l'être immobile et immanent à son milieu. C'est parce qu'un être est mobile et qu'il se déplace librement qu'il a besoin de cette centralité : il doit sans cesse rester lui-même face au divers qu'il explore. La motricité animale admet une identité dans le changement. La centralisation est un fait nouveau dans l'évolution, un fait réservé à la vie animale et qui correspond à l'avènement de la sensibilité et de la motricité.

La nouvelle donne de la vie animale est différente de la vie végétale qui se propage lentement et indéfiniment dans son espace environnant.

Vie psychique, la question de la conscience

Un sujet est « un être-pour-soi » qui, de façon intériorisée, fait face avec son corps à des choses étrangères. Il conserve son identité, demeure lui-même au long de ses expériences de vie. Les plantes ne meurent pas vraiment. La présence en terre de graines ou de fragments de racine suffit à leur renaissance. Elles ne meurent pas de leur division, celle-ci concourant au contraire à multiplier la plante. Le temps des plantes n'a ni commencement ni fin clairement assignables. Etre conscient c'est sentir, ce qui suppose une structure de conscience dans laquelle apparaît l'expérience vécue.

La beauté des plantes. Une apparence inadressée

Avec les végétaux nous n'avons aucune vie relationnelle. Nous pouvons leur parler, mais il n'y a pas d'échange... cet abîme ontologique est comme enjambé par l'expérience que nous faisons de leur beauté. La peinture, la poésie, la littérature, l'art floral en sont les hauts témoins, mais aussi chacun d'entre nous dans son expérience ordinaire. Sans la vie végétale une grande partie de la beauté du monde disparaîtrait. La vie végétale est aussi une vie frémissante : elle abrite une multitude d'espèces animales.

Comment ne pas s'interroger sur les inépuisables beautés du monde végétal, sur ces apparences inadressées, puisque les plantes, dépourvues d'appareil perceptif, ne se regardent pas les unes les autres ? Aucune explication utilitaire ne rendra compte de cette déclinaison de formes colorées et de cette variation de parfums par l'attrait de tel insecte pour telle couleur, telle odeur, à des fins de pollinisation. La variété et le raffinement de ces couleurs et de ces parfums excèdent évidemment l'éventuel attrait fonctionnel qu'elles pourraient présenter... L'élaboration de ces belles formes reste tout aussi énigmatique que celle des formes animales.

La leçon de la répugnance

Le terme d'abattage appartient d'abord au registre de la sylviculture... Mais la destruction des arbres à laquelle nous nous livrons, aussi affreuse soit-elle, est dépourvue de la « haine métaphysique » qui nous pousse à tuer et à équarrir des animaux.

La mort d'un être sensible est son expérience vécue, son ultime expérience, et elle est irréversible.

Manger des asperges sauvages à l'huile d'olive, puis une tarte aux pommes de terre avec un verre de Pic Saint Loup, ne tue aucune des plantes concernées qui continueront de nous nourrir pendant des années. Manger une entrecôte, un foie de veau ou un filet de hareng apporte la certitude que les animaux concernés sont morts.

Les éthiques environnementales

D'un point de vue moral, ne pas abimer, ne pas salir, ne pas endommager des espaces végétaux n'équivaut pas à enfermer, mutiler, tuer des êtres sensibles, qu'il faut peut-être désormais nommer sentients (sensibles et conscients), puisqu'une sensibilité, à nos yeux mal définie, est accordée aux plantes.

L'appel au verdissement de la conscience

Pourquoi le privilège moral et la profondeur ontologique des êtres de chair et de sang, individués, doués d'une vie psychique, qui naissent et meurent, se regardent et regardent le monde, deviennent-ils insupportables à certains ?

La souffrance des plantes, nouveau contre-feu à la cause des animaux

Le credo de la souffrance des plantes est soutenu par un certain nombre d'auteurs qui dotent les plantes d'une vie émotionnelle, intelligente, consciente... Nous avons qualifié ce regard, que l'on ose qualifier de théorique, de néoanimiste.

Ces auteurs ont fait des plantes un cheval de Troie pour saper la pertinence des interrogations portant sur les conditions de détention et la mise à mort des animaux. L'affirmation d'une identité de souffrance entre les mammifères et les plantes, à laquelle ne craignent pas de se livrer ni Peter Wohlleben ni Dominique Lestel s'est largement diffusée, pour ne pas dire imposée, dans les esprits alors que le statut de cette affirmation relève de la croyance, de l'extrapolation douteuse, en tout cas pas de la connaissance étayée.

Pour Wohlleben, « la plantule du chêne engloutie par un cerf souffre et meurt, comme souffre et meurt le sanglier égorgé par un loup ». Pour Dominique Lestel, « il n'est pas plus éthique de faire souffrir une carotte qu'un lièvre ».

Or, d'un côté, la souffrance des animaux est non seulement une chose que nous expérimentons mais encore qui est établie par la physiologie et la psychologie, de l'autre, celle des végétaux ne repose sur aucune expérience que nous aurions d'une telle chose et qui n'est pas non plus établie par la biologie... Il n'est que trop clair que le but de cet argument est d'éviter une réflexion sur la violence envers les animaux... La prétendue souffrance des plantes est le nouveau contre-feu à la cause des animaux, et nombreux sont ceux qui le constatent... Peter Wohlleben offre ici le discours que tant de gens attendent, celui qui les absout, les apaise, les disculpe ; celui qui fait baisser les bras. Ce discours enjoint de se débarrasser du poids, de la culpabilité et de la responsabilité, de la violence de nos rapports avec les animaux... Nous sommes prêts à accepter n'importe quel récit, aussi infondé soit-il, pourvu qu'il nous permette de nous persuader que nos victimes le sont par nécessité et que leur sort n'est, somme toute, pas si mauvais.

Pour nous, toute vie intérieure est liée à une certaine forme de conscience. Or, actuellement aucun indice ne permet d'attribuer une conscience aux plantes... Rien ne permet de soutenir la thèse selon laquelle les plantes ont un vécu de conscience.

Nous sommes là en présence d'une pure projection anthropomorphique.

Conclusion

Tout concourt à montrer que la vie des plantes n'est pas le vivre des animaux ou de l'homme, le vivre étant la vie vécue par un vivant mortel. L'immortalité potentielle des arbres, l'inépuisable recommencement des plantes par les graines qu'elles produisent, leur renaissance, donc, le fait qu'elles soient vivaces, leur division qui donne naissance à d'autres plantes semblables qui les prolongent à l'identique, leur indifférence si éloignée de l'inquiétude de la vie des êtres de chair et de sang qui ont des relations choisies faites de préférences et de détestations, de désirs et de peurs, forment deux modes d'être que tout oppose. La vie de la plante ne connaît pas les abysses de la vie consciente, de la souffrance psychique.

Ceux qui accordent une priorité à la défense de la vie végétale ou des entités naturelles (fleuves, montagnes...) font montre d'une curieuse indifférence à l'encontre du sort des animaux, comme si l'amour de la nature engendrait cette indifférence. Le vivre humain et animal, mortel, si décrié par les végétalistes, c'est le nôtre : celui d'individus finis qui ne naissent et ne meurent

qu'une seule fois, sont intimement affectés par les expériences de leur biographie, et existent comme unités persistantes dans le temps.

Nous défendons l'existence d'un appareil psychique chez un grand nombre d'espèces animales, notamment les mammifères, avec lesquels nous avons des relations qui peuvent être étroites probablement en raison de cette familiarité psychique. L'inépuisable variété des plantes, la beauté de la moindre fleur sauvage au bord des routes, la magie qui sourd d'une graine sèche offrent l'image d'une vie tranquille, une vie qui ne meurt pas.... L'altérité radicale de la vie végétale, son enracinement, son être-là, sa luxuriance, la fantaisie de ses motifs, son impassibilité et son silence, constituent le contrepoint du vivre des êtres mortels faits de chair et de sang. Cette vie qui ne meurt que pour renaître est le contraire d'une tragédie.

« Nous marchons en ce monde
sur le toit de l'enfer
En contemplant les fleurs »
Kobayashi Issa